

JEAN-YVES DUCOURNEAU

Mal de mère

Dans l'espérance du bien de Dieu

Préface de Tim Guénard





JEAN-YVES DUCOURNEAU

Mal de mère

Un enfant blessé est une larme de trop dans ce monde. Comment y rester insensible lorsque notre devoir fraternel est de veiller à ce que cette larme puisse sécher ?

Le père Jean-Yves Ducourneau, ayant été lui-même méprisé et abandonné par sa mère, dénonce la maltraitance infantile pour mieux nous assurer de la présence amoureuse de Dieu, si invisible et insensible soit-elle parfois.

Ainsi, dans la vie d'un enfant maltraité, souvent depuis le nid intra-utérin, se joue un étrange combat fait de désespérance et d'espérance, de mal de mère et de bien de Dieu, combat dont l'issue, divine et positive, est certaine, même si l'issue humaine peut être tragique.

Nous sommes invités à participer à ce combat en étant des balises de lumière pour les enfants qui sont dans les ténèbres du mal de mère. Nous trouverons alors les mots qui aideront à lutter contre les maux de l'absence d'amour ou du rejet maternel. Or, nous sommes certains que le premier soldat de cette lutte est le Père du Ciel lui-même. Il ne cesse de gratifier chacun de son bien de Dieu, nous redisant ainsi qu'il est la source de tout véritable amour, maternel et paternel, duquel découle tout amour humain.

Par ce témoignage poignant, une nouvelle perspective est possible : s'ouvrir à la certitude que toute personne est profondément aimable et aimée de Dieu, dans une relecture de vie réaliste et pleine de promesses.



*Né en 1960, le père **Jean-Yves Ducourneau**, prêtre de la Mission de saint Vincent de Paul, a été aumônier de prison avant d'être aumônier militaire. Il a servi notamment à la Légion Étrangère. Il a participé à des opérations extérieures menées entre autres au Liban, au Kosovo, en Côte d'Ivoire et en Afghanistan.*

Du même auteur :

- Aux Éditions des Béatitudes
 - *L'autre combat*, 2013
 - *Les cloches sonnent aussi à Kaboul*, 2011
 - *Jésus, l'Église et les Pauvres*, 2010

- Aux éditions Médiaspaul
 - *Saint Vincent de Paul, l'amour est un feu*, 2010
 - *Saint Vincent de Paul, une pensée par jour*, 2007
 - *Saint Vincent de Paul par ses écrits*, 2003
 - *Saint Jean-Gabriel Perboyre, une semence d'éternité*, 1996

*

L'auteur ne voulant blesser personne, les prénoms de ses parents et de ses frères et sœurs ont été changés.

*

EAN Epub : 978-2-84024-837-8

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, juin 2014

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de couverture :

© Jake Olson Studios Blair Nebraska / Moment / Getty Images

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

abandonné et si aucun adulte n'accepte de le sauver, il meurt ¹⁴. Or, fondamentalement, parce qu'il a tout à recevoir, l'enfant qui vient au monde est pur de toute intention ; il n'attend qu'une chose : l'amour. C'est donc le premier regard qui se pose sur lui qui conditionnera sa vie. C'est donc aussi le premier geste d'amour qui lui donnera, dans sa fragilité et sa faiblesse, la possibilité d'aimer à son tour. Ainsi, l'enfant qui naît est créé « bon » car il n'a pas, en lui, de mauvaise intention. Pour illustrer notre affirmation, laissons Voltaire nous le rappeler à sa façon :

« Assemblez tous les enfants de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur et la crainte ; s'ils étaient nés méchants, malfaisants, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpents cherchent à mordre et les petits tigres à déchirer. Mais, la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons et aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire ¹⁵. »

Après cette nécessaire mise au point humaniste apportée par une sommité qu'il n'est pas utile de contredire ici, nous pouvons à présent revenir sur les termes employés sciemment par l'ONU, pour leur apporter une définition succincte capable d'éclairer à bon escient l'ensemble de l'ouvrage.

L'Organisation des Nations Unies évoque la *maltraitance physique*. Tout le monde comprend qu'il s'agit d'une agression physique d'un enfant par un adulte. Elle peut se produire par des coups de poings ou de pieds, des claques, des fessées ¹⁶, des coups de ceinturon ou de tout autre objet, comme les martinetts par exemple, des tirages de cheveux ou d'oreilles, des étranglements ou des secouements de l'enfant (pratiqués surtout sur les nourrissons). Cependant, il est *toujours* difficile de distinguer entre l'éducation à la discipline (telle qu'on la pratiquait jadis) et la maltraitance. La frontière reste encore aujourd'hui très ténue.

Ensuite, l'ONU dénonce la *maltraitance mentale*. On entend par là une pression exercée sur l'enfant par une dégradation ou une destruction des biens personnels, voire une pure et simple privation, fréquemment conjuguée avec des critiques humiliantes et déshonorantes, souvent quotidiennes, le tout attisé par une communication violente, irrespectueuse et sans aucune affectivité.

Enfin, l'ONU parle de *négligence*. Il s'agit en premier lieu d'un manque ou d'une absence de réponse aux *essentiels* besoins physiques de l'enfant, comme la nourriture, l'habillement ou l'hygiène. Bien entendu, il ne s'agit pas de juger l'éducation d'un enfant dans un pays pauvre où rien de cela n'est possible, même pour les parents. Il s'agit surtout d'une définition se rapportant aux pays qui *ont* ces moyens socio-éducatifs à portée de main ¹⁷. En deuxième lieu, cette négligence se rapporte aux besoins émotionnels de l'enfant : on peut parler de maltraitance quand aucune attention ne lui est donnée ou qu'aucune affection ne lui est jamais témoignée.

L'ONU parle également de *négligence éducationnelle*. Il s'agit là d'une absence d'aide, d'intérêt ou de soutien aux devoirs et travaux scolaires, voire une absence *totale* d'accès à l'école. Ici encore, ne sont pas visés les parents qui n'ont pas reçu eux-mêmes l'éducation scolaire suffisante pour suivre la progression de l'enfant et qui, par voie de conséquence, se sentent incapables d'une telle démarche. Il s'agit bien, en premier lieu, de promouvoir une *présence* parentale, quel que soit son niveau scolaire, dont l'absence est considérée comme une négligence. Il s'agit aussi, plus globalement, de permettre un accès à l'éducation elle-même par le moyen de l'école.

In fine, l'ONU évoque la *négligence médicale*, lorsqu'aucun soin de santé, ou trop peu, n'est apporté à l'enfant. Là encore, il

s'agit de souligner le désintéressement constaté dans les pays offrant un suivi médico-social développé.

On peut mesurer, sans difficulté aucune, les lourdes conséquences de tout cela sur le développement intégral de l'enfant ainsi maltraité ou délaissé. C'est une gageure de le dire, mais il est quand même bon de le souligner. C'est ce que fait, avec panache et sérieux, l'OMS, par la voix du Docteur Nelly Thylefons :

« Les enfants victimes de mauvais traitements présentent toute une gamme de troubles psychiques, affectifs et du développement qui peuvent les empêcher de mener une vie saine et productive... Il s'agit d'un problème de santé publique d'une importance capitale ¹⁸. »

Tout cela est confirmé par l'INSERM ¹⁹, dont la directrice de recherche, l'épidémiologiste française Anne Tursz, affirme que « la maltraitance est un phénomène de santé publique massif ».

Si, effectivement, la maltraitance infantile est un problème de santé, cela signifie que de nombreuses conséquences à caractère pathologique ont pu être observées sur les sujets qui en sont les dramatiques et innocentes victimes. Ce n'est donc pas une surprise d'affirmer ici que ces suites, qui peuvent être terribles et même irréversibles chez certains, revêtent tantôt les habits physiques, tantôt les habits psychologiques et tantôt – ou dois-je dire souvent, voire toujours ? – les deux.

On imagine facilement les conséquences physiques après la maltraitance d'un enfant. Elles sont de deux natures : directes et indirectes. Les premières sont celles que l'on voit du premier coup d'œil et dont les photographies d'enfants maltraités témoignent lourdement. Il peut s'agir d'hématomes, de coupures, de traces de coups violents, de fractures de côtes ou de membres, d'hémorragies, de traces de strangulation ou même, hélas, de la mort. Les secondes, plus sournoises, mais tout aussi mutilantes, sont de l'ordre du recours possible à l'autodestruction générée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conception, appuyé en ce sens par l'auteur de *Consolation de philosophie*, Boèce, qui fut consul de Rome au début du VI^e siècle et qui a défini la personne humaine comme « une substance individuelle de nature rationnelle ⁴⁶ ». À partir de cela, Thomas précisera notamment ce qu'est l'acte humain. Pour lui, reprenant son aîné Augustin, la personne humaine est une créature voulue par Dieu. Elle est dotée d'une conscience qui lui permet de cheminer vers l'Être divin par les actes qu'elle permet de poser. Ainsi, et je ne pense pas trahir la pensée de ce grand homme d'Église en faisant ce raccourci, il n'y a pas d'acte humain sans médiation de la conscience. Cependant, la conscience n'est pas la seule chose voulue par Dieu pour l'homme, afin qu'il vienne vers lui dans le respect, l'amour et la charité. Pour la mise en œuvre d'un acte, bon ou mauvais, sont étroitement liées à la conscience l'*intelligence*, la *volonté* et la *liberté*.

Puisque nous savons que tout acte humain produit un résultat, on peut donc dire que tout résultat d'un acte est conditionné par un chemin où se mêlent ces quatre éléments fondamentaux que sont donc la conscience, l'intelligence, la volonté et la liberté, permettant ainsi à toute personne humaine de porter en elle une dimension universelle ⁴⁷. Une seule de ces quatre notions manque et l'acte peut être mauvais. Il peut détruire la fraternité universelle présentée par Thomas comme *la communauté humaine* voulue par le Créateur et qui commence au sein de la cellule familiale : « *Enfants, obéissez en tout à vos parents, c'est cela qui est beau dans le Seigneur. Parents, n'exaspérez pas vos enfants, de peur qu'ils ne se découragent* ⁴⁸. » L'exemple venant des parents, si celui-ci est intrinsèquement mauvais, l'acte qui en sera le fruit pourra entraîner le mépris, la haine et l'absence de charité ; par voie de conséquence, il peut signer la négation consciente ou inconsciente de l'image et de la

ressemblance de Dieu qui meuvent tout homme. La maltraitance infantile peut ainsi partir du seul mauvais exemple des parents, car cela jouera inconsciemment ou consciemment sur la capacité qu'aura l'enfant à aimer à son tour.

Ainsi, toute *bien*traitance et toute *mal*traitance passent par des étapes précises que nous pouvons, à la suite de saint Thomas, définir comme suit :

– le *désir*, que l'on peut appeler l'intention (*intentio* en latin). Originellement, le désir de l'homme est de vouloir l'infini dans le fini de sa vie, c'est-à-dire qu'il peut aussi désirer dominer, alors que le désir suprême pour un chrétien est de recevoir Dieu. Pour saint Thomas, le seul qui comble tous les désirs, c'est le Christ, que l'homme est appelé à recevoir dans toute sa vérité ;

– la *réflexion*, que l'on peut nommer délibération. Par la réflexion, l'homme doit rechercher la vérité, engageant sa raison pour lire et comprendre le réel, afin de rejoindre le Créateur de ce réel. Hélas ! là encore, l'homme peut se fourvoyer en créant « sa » propre vérité au gré de ses émotions et de la surestimation de lui-même, comme s'il ne cessait de dire : « Je suis moi et toi, tais-toi ! » La réflexion ainsi menée ne peut pas être source de liberté car la liberté *personnelle* a besoin de la vérité *objective* pour se déployer. La réflexion biaisée et voilée peut donc être source de déconstruction et de destruction humaine, pour soi et pour les autres ;

– le *choix*, que l'on pourrait appeler élection. Il s'agit de prendre une décision en son *âme et conscience*, comme on dit familièrement. Ce choix est véritablement éclairé par la conscience. Si celle-ci a une intention droite, le choix ne sera pas effectué par rapport aux émotions, à l'air du temps, à ce que peuvent dire les autres pour l'influencer d'une manière néfaste, mais par l'écho de la Parole de Dieu, car si la conscience n'est

pas Dieu, elle en est, en quelque sorte, le réceptacle. On pourrait presque prendre un langage religieux pour qualifier cette sacralité de la conscience en *tabernacle*, vue ainsi comme réceptacle de Dieu. Pour exercer un *bon* choix qui n'écrase pas le plus faible de nos frères, à nous confié par Dieu, il faut donc que l'homme forme sa conscience en laissant entrer la lumière de Dieu, qui est la seule vérité pour ce monde. La vie chrétienne permet ainsi de passer du monde extérieur, celui qui nous entoure, au monde intérieur, où se joue l'essence, c'est-à-dire *l'être*, et l'existence comprise comme *l'agir*, afin d'aller au monde de la grâce ;

– le *consentement*, que l'on peut nommer adhésion, unifie la vie dans le choix. Il pacifie l'être quand cette adhésion est bonne (le bien de la décision fait du bien) et le torture quand l'adhésion plonge ses racines dans le mal. Le consentement de l'acte est, en fait, le temps de l'action elle-même, ce temps fondamental qui fait passer de l'aspect intérieur (désir, réflexion, choix) à l'aspect visible et extérieur. L'être humain ne devient quelqu'un que par l'acte posé puisque celui-ci construit la personne, le premier acte étant d'exister. Pour autant, et c'est fondamental, l'acte ne sera *jamais* la personne qui le pose et ne pourra jamais réduire la personne à lui-même. Nous voyons bien qu'une conscience voilée peut entraîner bien des misères alentour sans que la personne qui pose l'acte ne soit réellement consciente de ce qu'elle fait. Une conscience éduquée au bien, au beau et au vrai, pour reprendre saint Thomas, ne peut pas *objectivement* commettre des faits de maltraitance envers des enfants ;

– le *fruit*, que l'on peut qualifier de résultat de l'action, qui est fondamentalement *joie* pour le cœur lorsque le bien est mis en œuvre. Faire du bien fait du bien. Et l'acte bon se vérifie dans la joie et dans son effet *durable*. L'acte bon est donc bien plus que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bien sûr, comme dans toute histoire humaine blessée, il y a la recherche inconsciente, ou même parfois consciente, d'un équilibre amoureux qui permet de rester debout dans les nuits trop froides. Comme tout un chacun, je suis et reste un « être de contact ». L'être humain est fondamentalement ainsi. Dès le début, enveloppé par le liquide amniotique, dansant au rythme des pas de celle qui le porte dans son ventre, le petit d'homme connaît l'expérience du « contact » fondateur. En quittant cette « sécurité » chaleureuse, il aura besoin, comme une nécessité vitale, du contact qui le fera grandir avec et par les autres. Sans « contact », comment vivre, se construire, aimer et même pleurer ? Un grand vide se créera. Un grand manque s'établira, qui annihilera son humanité relationnelle jusqu'à faire penser au cœur blessé qu'il n'est pas digne de vivre en n'étant pas digne d'être « fils de ». Le manque fait tomber. Le manque fait mourir, à tout âge, car il n'y a pas d'âge pour souffrir. Or, le manque est fait pour être comblé. Nous savons tous cela et il n'y a pas d'âge pour apprendre à tomber et à mourir... Heureusement, il n'y a pas non plus d'âge pour apprendre à se relever et à vivre.

Parfois, des personnes, des événements ou même des situations peuvent indiquer un espace lumineux qui éclaire les nuits trop noires en offrant une main tendue qui relève, reconforte et guide tout en soignant les douleurs de la peine. Il reste à saisir fermement cette main et à habiter ce halo de lumière pour en extraire le nectar capable de sucrer l'acidité des larmes invisibles qui submergent le cœur endolori. Sans doute porté par une apaisante force qui ne venait pas de moi, j'ai eu cette chance-là.

Je ne suis pas un illuminé. Si la vie humaine, dans sa rigidité, ne m'a pas laissé le plaisir indolent de vivre en position fœtale confortable, j'ai toujours su qu'une présence, autrement plus spirituelle qu'humaine, m'avait apporté une douce lumière

enveloppante. Ce n'était pas de l'ordre du rêve et encore moins de celui de l'illusion. Comment et pourquoi ? Je ne savais pas, mais je ne doutais pas ! Sans avoir eu durant ma petite enfance une éducation « religieuse », je savais qu'une lumière éclairait mes pas, sans en connaître le nom. Dès que j'ai entendu dire, un peu plus tard, que Dieu existait, j'ai su que cette lumière ne pouvait être que Lui. Dieu est ma mère. Dieu est mon père. Dieu est mon *bien*. Je suis son enfant et je ne pouvais que désirer vivre et grandir pour Lui et en Lui. Toute ma vie a pu se conjuguer comme une recherche du chemin de retour vers lui, un peu à la manière de *l'enfant prodigue* de la parabole ⁵⁶ qui découvre son identité de « fils de » au moment où tous les liens d'humanité paraissent rompus. Dieu seul, en tant que père aimant, dans son « amour inventif à l'infini », comme le proclamait saint Vincent de Paul, ami des petits et des pauvres, a su me donner les armes adéquates pour transformer mon *mal de mère* en « océan de bien » par la grâce de son *bien de Dieu*. À ce jour, pourtant, il sait pertinemment, et moi aussi, que je n'ai pas encore utilisé toutes les armes de lumière qu'Il me donne pour combattre les ténébreuses armes de fer qui m'empêchent d'aimer comme Il le voudrait, notamment celle qu'Il a choisie pour me donner le jour...

Aujourd'hui, lorsque je vois ma mère sur son lit de douleur ou sur son fauteuil de misère, passant de l'un à l'autre au gré des heures et du bon vouloir de l'aide à domicile et de l'infirmière, j'ai du mal à croire en ma propre histoire. Comment cette femme, si menue et si faible, a-t-elle pu être si forte pour ne pas aimer ce bout de vie que j'étais en elle et qui lui était donné de la part de Dieu ?

Rivé dans mon silence d'adulte qui, à cause d'elle, n'a jamais été enfant, je ne peux que laisser mon cœur vagabonder sur le

chemin sinueux de la compassion nécessaire et reconstructive, pour elle comme pour moi. Pourtant, lorsque sa voix résonne, même dans une tonalité qui ferait plutôt penser à une moribonde, je ne peux que retrouver, comme des gifles douloureuses, des souvenirs encore très vivaces. Je ne perçois aucun sentiment dans la façon dont elle me parle encore aujourd'hui. Je ne perçois pas d'amour. Tous ses mots, même hésitants, tournent autour d'elle, de ses peurs d'être « volée » par sa fille qui lui fait les courses, de son refus d'être placée en maison de retraite où pourtant elle serait accompagnée et d'autres choses du même genre, mais jamais de l'homme que je suis aujourd'hui et de l'enfant d'elle que je suis encore. Même après mes séjours en Afghanistan avec les soldats dont j'étais l'aumônier, « le padré ⁵⁷ », je n'ai jamais eu une question sur la mission et ses difficultés. Rien. La « relation » qu'elle entretient avec moi aujourd'hui est la même qu'autrefois, une relation à sens unique, une relation terriblement « absente »...

⁵⁰ . Cf. Livre du Deutéronome 5, 16.

⁵¹ . Cf. Jean-Paul II, *Lettre aux familles*, 15, 1994.

⁵² . Je n'ignore pas, pour autant, la définition quelque peu divergente que donne l'Église au sujet de l'interprétation du quatrième commandement : « Un enfant respecte et honore ses parents en leur témoignant amour et reconnaissance » (CEC n° 2214-2220-2251), en vivant une relation basée sur la gratitude. Cependant, l'Église, loin d'être aveugle sur la maltraitance infantile, précise que « Dieu a confié des enfants aux parents pour qu'ils soient des exemples solides et droits, pour qu'ils les aiment, les respectent et fassent tout pour que leurs enfants s'épanouissent physiquement et spirituellement », CEC n° 2221-2231.

⁵³ . Livre de l'Ecclésiastique 7, 27-28.

⁵⁴ . Cf. Livre du Deutéronome 1, 31.

⁵⁵ . Écrits de saint Vincent de Paul, livre II, p. 282. Maison Mère de la Congrégation de la Mission.

⁵⁶ . Cf. Évangile selon saint Luc. 15, 11-32.

⁵⁷ . Lire *Les cloches sonnent aussi à Kaboul* (2011) et *L'autre combat*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

se mettent en colère à condition que l'enfant discerne dans cette colère l'amour qui a été déçu, mais qui est toujours là, présent au cœur même de la réprimande. Ici, rien de tel ne se laissait entrevoir. Il n'y avait que la colère appelant la violence. Comme il avait déjà envahi les yeux d'Antoinette, l'aveuglement paraissait aussi habiter le cœur de Robert qui se laissait emporter par ses larges mains d'homme solide et vigoureux. Les coups portés sur l'enfant ne semblaient jamais s'arrêter, malgré les pleurs qui sortaient des yeux rougis du pauvre gamin et ses cris qui résonnaient dans le calme de la maison de pierre.

Un jour de février, alors que l'hiver avait revêtu de son manteau les rues et les parcs, au hasard d'une visite de courtoisie, Reine, la tante recueillie par Raymond, le frère de Robert, aperçut l'enfant mal-aimé enfermé dans le poulailler. Jean-Yves, simplement vêtu d'un léger pull et de culottes courtes, tout recroquevillé sur lui-même, grelottait de froid, muré dans un silence de solitaire qui deviendra, pour toute sa vie, son véritable ami. Ce n'était pas la première fois que le bambin de quatre ans était ainsi enfermé. Mais jusqu'à ce jour, personne ne l'avait vu et aucun voisin n'avait remarqué cet emprisonnement : ce qui se passe chez les voisins ne regarde personne, bien entendu. Sa grand-mère le voyait, elle qui habitait sur place, mais elle approuvait les méthodes de sa fille dont les nerfs étaient soignés depuis qu'elle avait vingt ans. De toute manière, aucun cri ne sortait de la gorge de l'enfant. Il n'avait pas l'air malheureux ni encore moins colérique. Il ne gémissait pas et ses larmes n'étaient qu'intérieures car il avait déjà appris à ne plus pleurer pour ce genre de choses devenues pour lui coutumières. Finalement, il se sentait mieux enfermé dans ce poulailler de misère que bousculé par les railleries de sa jeune sœur dont l'innocence fraternelle fut salie par Antoinette. L'instinct maternel de Reine, qui avait cinq enfants, dont une

filles de l'âge de Jean-Yves, fut tellement fort qu'à ce moment-là, elle n'hésita pas à corriger l'attitude d'Antoinette. Elle osa lui dire, presque comme un ordre, de lui donner cet enfant qui serait bien plus heureux avec ses cousins qu'enfermé au milieu des poules, à grelotter de froid.

L'intransigeance d'Antoinette fut à son comble. Elle ne voulait pas le bonheur pour cet enfant. Reine, déboutée violemment, fut obligée de quitter la maison et le pauvre Jean-Yves resta dans sa prison de grillage, dont il connaissait les moindres recoins. Reine aurait pu alerter les services sociaux, mais, à l'époque, on ne le faisait pas comme aujourd'hui et comment aurait réagi Robert ? Quant à « l'autre », de toute façon, d'une certaine manière, ainsi cadenassé, il était à l'abri des coups de martinet qu'il redoutait par-dessus tout. Sa mémoire n'oubliait pas les sifflements des lanières de cuir que sa mère abattait sur son visage enfantin dont les traits apprirent, de bonne heure, à ne plus sourire.

Jean-Yves ne trouvait jamais grâce aux yeux d'Antoinette. Robert obéissait à son épouse quand celle-ci lui demandait de le frapper pour un oui ou pour un non. C'était toujours le cas lorsqu'elle découvrait de sinistres auréoles d'urine dans les draps du bambin. Elle pensait que ce pauvre enfant le faisait exprès pour la mettre en colère, alors que le plus insignifiant des psychologues aurait su, au contraire, lui expliquer que le manque d'amour maternel faisait agir l'inconscient de l'enfant, le poussant ainsi à souiller sa couche.

Le garçonnet n'avait personne pour le défendre. Il aurait pu espérer trouver en sa grand-mère maternelle un peu de soutien, mais hélas, celle qui vivait dans le même périmètre que sa fille et son gendre attisait le feu dans le cœur de celle qui fut jadis son enfant préférée. Dieu n'agissait toujours pas ou, du moins, le cœur de l'enfant meurtri ne sentait pas encore sa présence...

C'est à ce moment-là que Jean-Yves, alors âgé d'un peu plus de quatre ans, eut l'intuition particulière que s'il n'était pas aimé par sa mère, il lui fallait « imaginer » une « autre mère », une mère gentille, aimante et proche. Même si l'enfant ne « connaissait » pas le mystère de Dieu, car on ne lui en parlait pas, il lui semblait une évidence de *croire* à cet *autre chose* qu'il ne pouvait encore définir. Ce n'était pas un simple *transfert* que tout psychiatre expliquerait aisément, mais une vraie *intuition* qui avait été mise en son cœur par une force invisible qui n'était que le premier balbutiement de la foi. Blaise Pascal disait avec raison que « c'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison ⁵⁹ ».

C'est sans doute à ce moment-là que Dieu, qui avait déjà répondu à la prière silencieuse de l'enfant en ouvrant son cœur, posa sur lui sa main divine pour réchauffer la petite âme chagrinée. Ainsi, durant cette petite enfance blessée et meurtrie de « l'autre », le *bien de Dieu* l'adopta « concrètement », lui permettant d'être « l'un » des siens et lui donnant ce qu'il attendait : une mère. Le Père du Ciel allait lui donner une mère au-delà de son espérance de gosse blessé. En lui offrant la maternité de la Vierge Marie comme Il le fait *prioritairement* pour tous les enfants en déshérence filiale, Dieu n'allait plus lâcher le garçonnet, même si, plus tard, l'enfant, devenu grand, saurait facilement l'oublier dans les méandres de sa futile inconstance et de son infidélité stérile. Marie n'allait jamais abandonner cet enfant, comme elle n'abandonne jamais, en tant que *maman du Ciel*, les enfants que Dieu lui confie par grâce. Le petit Jean-Yves allait s'en souvenir au fil des étapes importantes de sa vie et ainsi apprendre à l'aimer.

« Comme, dans l'ordre naturel, il faut qu'un enfant ait un père et une mère, de même, dans l'ordre de la grâce, il faut qu'un vrai enfant de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aux élans de tendresse dont je fus le bénéficiaire à partir de ce moment, j'allais vite voir, en ce monde inconnu à dominante religieuse, ma véritable famille... et Dieu a su s'en souvenir bien plus tard.

Outre Sœur Étienne et Mademoiselle Reine, véritable binôme éducatif et délicatement maternisant, gravitait autour de nous un vieux père missionnaire en soutane. Le père, au nom alsacien imprononçable pour le Gascon que je suis, donnait de la ceinture de cuir et de la grosse voix lorsque les chenapans que nous étions, et je n'étais pas le moindre, allaient embêter son écureuil en cage, piétinant allègrement la pelouse qu'il avait mis du temps à entretenir avec soin. Cela devenait un jeu pour nous, mais pas pour lui... ou peut-être que oui, en fait, qui sait ?

Il y avait aussi Micheline, une autre demoiselle qui avait été placée là, il y a bien longtemps, et qui y était restée pour aider aux diverses tâches ménagères. On pouvait croiser également Denise, elle aussi vivant à demeure dans ce saint lieu, qui surveillait l'immense dortoir des garçons d'une main de fer, mais d'un cœur de caramel mou. Il y avait encore Vincent, le garçon porcher, lui aussi placé là dans ses jeunes années et qui, dans un travail qui n'avait jamais de repos, continuait à servir cette noble institution riche de tendresse et d'amour. Il y avait encore beaucoup de monde, bien sûr, mais je n'oublie pas le directeur, prêtre lazariste au béret vissé sur la tête. Sa bonhomie taillée dans le roc, du moins, c'est ainsi que je le percevais à cause de ma petite taille, laissait entrevoir un être pétri d'Évangile, heureux de l'être et de le partager.

La classe élémentaire à laquelle j'appartenais, et dont tous les cours étaient assurés par Sœur Étienne et Mademoiselle Reine, était donc uniquement une classe de garçons, la mixité n'étant pas de règle alors. Les filles avaient leur domaine et nous le nôtre. Nous étions bien une trentaine d'élèves, mais rien ne

laissait transparaître que ce nombre fût trop élevé pour apprendre. Nous avions le respect de nos institutrices dont nous reconnaissons la compétence pour nous enseigner les rudiments et les subtilités de la lecture, de l'écriture, de la poésie, du calcul, de l'histoire, de la géographie et du savoir-vivre. Personnellement, j'avais, à l'époque, un faible pour Sœur Étienne que je trouvais plus « gentille » que Mademoiselle Reine. Petit enfant, je n'avais pas encore découvert la bonté attachante qui me guidera tout au long de mon séjour avec elle. À la relecture, elle fut vraiment une balise d'amour pour moi, à tel point que, bien des années plus tard, lorsque j'eus l'occasion de me rendre au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul qu'elle n'avait jamais quitté, je ne manquai pas de lui souhaiter une bonne « fête des mères » tant, à sa manière, elle fut « maternelle » pour moi.

« Mère », elle l'était *vraiment* pour moi et cela depuis le début. C'est elle qui m'a appris, à sept ans, à faire ma toilette, à ranger mes affaires, à embrasser sur la joue, à ouvrir les bras, à dire merci et tant d'autres choses encore. Grâce à elle, je ne culpabilisais pas lorsque, la nuit venue, je souillais ma couche car elle avait ressenti, dès le début, le manque d'amour maternel à mon égard. Sa discrétion n'avait d'égale que sa compassion.

De plus, grâce à elle et bien entendu aux charitables sœurs de saint Vincent de Paul, qui peuplaient de leur robe bleue le ciel parfois nuageux de ce coin spirituel des Landes, j'ai entendu parler de Dieu... enfin ! Loin de moi encore l'idée de lui *appartenir* un jour, mais j'appréciais ces moments où j'entendais *l'Histoire de Dieu*. Le catéchisme était obligatoire parce que la foi en Christ était comprise par le personnel éducatif comme constitutif de l'apprentissage humain de la vie. Il ne pouvait pas en être autrement dans ce lieu où le *bien de Dieu* se voyait à l'œil nu. C'est ici qu'autrefois, au milieu de

chênes centenaires dont les glands nourrissaient les porcs, on vit le jeune Vincent de Paul grandir en sainteté en apprenant à connaître Dieu et à l'aimer en le servant *déjà* dans les pauvres rencontrés. De plus, j'aimais le catéchisme qui habillait de mots l'évidence de ma foi naissante, car enfin, je découvrais le visage de Celle que Dieu m'avait donnée comme « maman du Ciel » et qui, je le crois, n'a jamais lâché ma main, même si moi, dans mon orgueil et mon outrecuidance, j'ai essayé de le faire.

Aujourd'hui encore, je rends grâce à ce Père des Cieux d'avoir permis à Mademoiselle Reine d'être la mère humaine qui m'a fait connaître la maman du Ciel. J'aimais ces moments d'enfantement spirituel qui prenaient tout leur sens constructif lors des messes encore célébrées dans le rite de 1962 et que je trouvais riches d'un mystère qui se révélait petit à petit à mon cœur désireux d'en savoir plus. J'aimais ce majestueux maître-autel qui, par sa beauté que d'aucuns auraient pu qualifier de « rococo » de bas étage, renvoyait à l'évanescence lumière divine qui semblait remplir l'espace d'une douceur paisible. Il est fort dommage que la réforme liturgique, perçue comme un nécessaire dénuement de l'espace sacré, ait stupidement massacré cette pénétration respectueuse des saints Mystères. C'est justement au pied de cet autel magnifique – qui n'existe plus – que j'eus le doux privilège de pouvoir faire ma « première communion », au bout de quelques mois de catéchisme. Sans doute Mademoiselle Reine et Sœur Étienne jugèrent-elles, en leur âme et conscience, que j'étais « prêt » à recevoir Jésus en moi si tôt... Ainsi, avec mes camarades de classe dont les parents étaient présents pour ce grand événement de la foi intime, j'avançai vers mon Seigneur et Maître sur un chemin que, grâce à lui, je n'ai jamais quitté. Mes « parents à moi », ce jour-là, furent Reine, Sœur Étienne et la maman de mon copain Christian. Ces trois « mamans » de circonstance m'ouvraient alors pleinement les yeux sur ma

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

permis de conduire. Son mari, ne l'ayant pas, circulait à vélomoteur, quelle que soit la couleur du temps. La première voiture fut une Citroën Ami 6, un luxe...

La famille enracinée dans cet univers que j'allais découvrir, et apprécier, et qui avait accepté de me « garder » durant les vacances scolaires et autres longues fins de semaine, était composée d'Arnaud, Marcelle, Mamie la bien nommée, et de leurs deux enfants, Marie-José et Jean-Jacques. Arnaud, le père, travaillait comme maçon à une quinzaine de kilomètres de là et Marcelle, son épouse que j'appelais et appelle encore *Mamie*, restait à s'occuper de la maison, de la volaille et du potager. Marie-José, la fille aînée, était encore bien jeune, mais elle fréquentait sérieusement un garçon de la ville de Dax, Jean-Pierre, avec qui elle comptait faire sa vie. Ils se marièrent en mai 1972, Marie-José attendant un heureux événement pour septembre. Jean-Jacques, le dernier-né, était encore scolarisé. Il avait six ans de plus que moi, jouait dans la fanfare du village et dans son équipe de basket. Content d'avoir un compagnon de jeux, il allait vite me prendre sous sa coupe comme si j'étais son jeune frère. J'en étais secrètement heureux, moi qui n'avais jamais eu, ou si peu, l'occasion de jouer avec Hervé, mon frère de sang.

C'est durant l'automne 1968, pour les vacances de Toussaint, que je mis les pieds pour la première fois dans cette maison qui allait me faire découvrir un monde jusqu'alors inconnu ou si peu fréquenté : celui d'une vie familiale. Échaudé par l'expérience néfaste de la famille d'accueil précédente qui ne m'avait pas accepté en son sein, je rongais mon frein en silence, n'osant pas ouvrir la bouche, ni devant mon père, qui me faisait peur plus que je ne l'aimais, ni devant Marcelle, dont la voix forte m'impressionnait, qui m'accueillit pourtant à bras ouverts. Ce que je ressentais était bien trop lourd pour que j'accepte son

sourire que je croyais forcé alors qu'il était vrai. Intérieurement, je me sentais *coupable* d'être un fardeau dont on ne savait pas quoi faire et, je dois le confesser, cette idée m'a longtemps habité. Ballotté de familles d'accueil en pension, considéré comme un « autre » ou comme un « vaurien », je ne savais que répondre à cette phrase du fronton de la chapelle du Berceau : « *Que deviendra cet enfant ?* », qui continuait secrètement à me hanter. Il me semblait même que Dieu m'avait oublié et mon âme criait ces paroles sans les connaître : « *Jusques à quand, Seigneur, appellerai-je au secours, sans que tu écoutes⁷¹ ?* » Il me semblait également que celle que le Père des Cieux m'avait donné pour « mère de substitution », Marie, ne me donnait plus la main. Bien entendu, je me trompais, mais comment pouvait-il en être autrement, puisque mes oreilles étaient fermées en raison de ce poids de la solitude qui était bien trop lourd pour moi.

Robert, mon père à qui je n'adressais quasiment jamais la parole de ma propre initiative, à peine reparti, mes craintes et mes plaintes secrètes s'échappèrent de mon cœur et je me sentais déjà un peu « chez moi ». J'ouvrais les yeux sur un univers qui semblait m'accepter et une « nouvelle » famille qui n'allait jamais m'appeler « l'autre », mais, en quelque sorte, allait me rebaptiser du simple prénom d'Yves, qui lui semblait plus facile à prononcer que Jean-Yves. Cela ne m'a jamais dérangé. C'était comme un nouveau départ pour moi. Aujourd'hui encore, les membres de la famille de Marcelle ne m'appellent pas autrement.

Pour autant, il me restait à rencontrer Arnaud, le père de famille, davantage considéré comme le « patriarche » qui dirige que comme le « papa » qui fait montre de tendresse. À son retour du travail, le visage buriné par la fatigue, il ne manifesta aucun intérêt à mon égard. Je compris alors que jamais, je ne ferais partie de « sa » famille. C'est d'ailleurs ce qu'il me dira de

vive voix quelques années plus tard, bien que, dans mon innocence naïve et au fil des années passées à *Bastalamon*, je m'étais efforcé de penser le contraire. Cependant, malgré son air bourru, il n'a jamais levé la main sur moi. Il m'a toujours « accepté » et respecté. Aujourd'hui encore, alors qu'il a rejoint le Père des Cieux depuis longtemps déjà et que j'ai eu l'honneur de célébrer la cérémonie de ses obsèques, je lui en sais gré.

71 . Livre d'Habaquq 1, 2.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

français, d'histoire, de géographie, d'anglais et surtout d'espagnol n'avaient aucun secret pour moi et je m'y complaisais. Les bonnes notes que j'obtenais me permettaient de compenser les désastreuses ou trop moyennes appréciations que l'on m'attribuait en étude agricole, véritable science embrumée que je n'arrivais pas à apprécier à sa juste mesure.

Devant ce qui paraissait être un paradoxe pour quelqu'un qui se formait au métier qu'il avait *normalement* choisi, le prêtre directeur n'hésitait pas à me convoquer pour essayer de comprendre ce que je faisais dans son établissement. Au fil des jours et des semaines qui s'égrenaient, l'homme en noir se fit à l'idée qu'au vu des résultats notés sur mon carnet scolaire, son collège ne correspondait en rien à mes aspirations profondes. Soupçonnant en lui-même un manque d'amour maternel évident à mon endroit et écoutant les mots que timidement, je réussis à laisser sortir de ma gorge nouée, il se prit d'affection pour moi et en retour, chaque matin, je lui servais la messe, avant le réveil officiel du pensionnat. Je retrouvais à ce moment-là toute la clarté évidente de ma foi qui n'avait pas besoin de s'affirmer par une quelconque réflexion. Le bon prêtre avait bien perçu que le métier agricole n'était pas fait pour moi. Son cœur de serviteur de Dieu avait sans doute cru entendre qu'un autre « appel » mystérieux était en train de germer en moi... Faut-il voir dans la présence de cet homme d'Église, dont le nom m'échappe aujourd'hui, un signe de l'amour inventif à l'infini de Dieu ? Peut-être. En tout cas, grâce à lui et à la messe qu'il me faisait servir chaque jour, je *redécouvrais* en moi cette discrète et chaleureuse communion spirituelle qui remettait mon cœur debout et me faisait de nouveau sourire à la vie. Dans les chants à Marie, j'entendais comme un souffle de réponse qui envahissait mon âme triste d'être là et je percevais la douceur reposante d'une main maternelle qui caressait ma tête. La messe

– et par extension, le catéchisme qui devait normalement me conduire à la profession de foi puisque j’avais l’âge requis – devenait ma respiration quotidienne qui, néanmoins, n’allait pas suffire pour combattre les sombres affres des jours qui allaient suivre.

Côté internat, ce n’était évidemment pas le grand luxe. Nous étions logés par classe dans des immenses dortoirs froids l’hiver et chauds l’été. Étant le plus jeune et le plus petit en taille, certains « grands », bien plus âgés que moi, m’avaient pris en grippe et n’hésitaient pas à me considérer comme un gamin pré-pubère, voire une tête à claques. J’étais même considéré comme ce qu’on nommait entre nous un « fayot » en raison du service de messe et de mes bons résultats en cours. Durant le temps que j’ai vécu au sein de cette institution, bien que je fusse heureux d’être éloigné des soubresauts familiaux, je ne réussis pas à me faire des camarades. Malgré la présence certaine de mon ange gardien qui ne cessait de m’envoyer un rayon de soleil divin que j’avais parfois de la peine à percevoir, le compagnonnage avec dame Solitude grandissait et blindait mon esprit et mon cœur.

J’ai passé deux années au sein de cet établissement. Côté formation agricole, je n’ai rien retenu, ou si peu, bien que, plus tard, je sois conduit à suivre volontairement une formation en... agronomie tropicale.

Je fuyais mon désintérêt pour les travaux des champs dans les études classiques dont je ne pouvais me passer. Mon vagabondage d’adolescent me faisait pénétrer sur les sentiers d’évanescence poétique et je passais beaucoup de temps à lire Rimbaud auquel je pensais ressembler. Ces évasions mystiques m’étaient devenues nécessaires car je cachais, aux yeux de tous, un lourd secret qu’à l’époque, je n’avais ni la force ni le désir de partager.

Tous les élèves rentraient chez eux pour la fin de semaine. Les

professeurs aussi désertaient le château, bien qu'il fallût toujours que les garçons de ferme soient présents pour le soin des animaux et autres travaux des champs qu'il était nécessaire d'entreprendre. Seuls, se trouvaient à l'école le directeur qui n'avait pas charge d'âme en paroisse, bien qu'il allât célébrer la messe dominicale dans les villages alentour et deux élèves, un grand gaillard frisant les dix-sept ans et moi. Tous les deux, nous étions dans le même dortoir et tous les trois, nous partagions, avec les garçons de ferme, les repas, comme si nous étions une belle et grande famille unie.

Qu'il semblait immense ce dortoir lorsque nous n'étions que tous les deux, le lit de mon *camarade* de solitude étant dans la rangée opposée à la mienne. Ce garçon était arrivé en cours d'année, placé là par sa famille qui semblait ressembler à la mienne. Il finira l'année scolaire et quittera l'école ensuite. Un soir, alors que le sommeil envahissait mon esprit et que je commençais à entrer dans l'univers de la nuit, il vint sur moi. Moi douze ans et lui dix-sept, moi chétif et lui solide comme un enfant des labours, moi imberbe et à peine formé et lui déjà pubère, il m'était impossible de résister, de me débattre et même de crier puisque j'avais crainte de ses menaces de représailles. Il était nu comme un ver et s'empressa de me forcer à retirer mon pyjama. Sa chaleur bestiale écrasait de son insolence ma fragile candeur juvénile. Je ne pouvais me débattre et encore moins appeler à l'aide puisque seul le silence craquant de la nuit habitait ces lieux de son ombre inquiétante. On imagine aisément la suite. Bref, il me viola et abusa de moi comme un fort abuse d'un faible. Ses pulsions animales écrasaient mon refus humain et je n'étais plus rien qu'un objet sans âme pour lui. Et cela recommença plusieurs fois, à la faveur des fins de semaine qui revenaient trop souvent et trop vite à mon goût. J'avais peur et dégoût de moi-même car, dans ma solitude,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais ma mère, qui refusa de regarder le mal et de me toucher, s'y opposa. Bien évidemment, le mal et la douleur empirèrent et les effets devinrent de plus en plus visibles aux yeux de tous. Hélas, aucun personnel de l'école ne souffla mot à mes parents de la nécessité de suivre un traitement. Mon père, qui aurait pu en parler avec ma mère, préféra me soigner à son insu, la nuit, avec des médicaments que son frère, mon bienheureux et providentiel oncle Raymond, lui avait permis d'acquérir. Tout comme moi, mon père avait « peur » de s'opposer à celle qui régissait le foyer à sa façon. Ainsi, grâce à lui et sans nulle intervention de ma mère ni du corps enseignant, j'ai quand même pu guérir de ce mal physique dont la douleur invisible ne put qu'attiser un peu plus le feu intérieur du *mal de mère* qui était autrement plus purulent.

Cet événement, et bien d'autres encore ⁷⁵, ont fait que je n'avais pas le cœur à l'ouvrage et que mon année de redoublement de quatrième fut plus mauvaise que l'année d'avant. Je ne voyais pas l'intérêt de travailler puisque je ne discernais pas du tout où j'allais, sans oublier le fait que ma mère ne regarda jamais un seul des devoirs que j'avais à faire et qu'elle signait mon carnet scolaire par obligation, sans aucun commentaire.

Mon père me réinscrivit au concours national d'entrée en école militaire, en vue de la classe de troisième. N'ayant pas du tout travaillé en ce sens, je pensais bien échouer. Lorsque mon père m'annonça les résultats, il le fit avec un sourire qui en disait long. Contre toute attente, je fus reçu cinquante-huitième sur deux cents admis. Surpris, je le fus indéniablement, lui aussi, sans doute... Peut-être que Dieu, dans sa divine Providence, avait pressé mon ange gardien de me donner l'envie secrète et cachée de réussir ce misérable concours pour que je puisse, enfin, prendre mon envol malgré mes ailes blessées. À ce

moment-là, toutefois, cette pensée était bien loin d'habiter ma conscience dont l'idée même de Dieu avait commencé à disparaître sous les méandres boueux qui l'envahissaient subtilement.

75 . Comme par exemple une infection handicapante sur la paume d'une main qui fut soignée de la même manière lorsque j'avais quatre ans.

Un béret sur la tête

C'est en train que je dus rejoindre, seul, la ville du Mans où se trouvait le lycée militaire que le jargon de soldat, viscéralement attaché aux acronymes, appelait l'EMPT ⁷⁶. C'était la première fois que j'allais prendre le train et j'allais le faire seul. Mon père avait tout prévu : billet, horaires des trains, casse-croûte frugal, gares de départ et de changement. Je n'avais plus qu'à suivre les consignes écrites sur un papier et à me laisser conduire jusqu'au Mans. C'était également la première fois que j'allais au nord de Bordeaux.

Me débrouillant pour rejoindre l'école à partir de la gare sarthoise, j'entrai dans cette enceinte militaire qui allait faire de moi un « enfant de troupe ». Me sentant bien minuscule face à ces murs qui défieraient toute escalade et à ces bâtisses imposantes qui se ressemblaient toutes, je voguais ça et là, tandis que mes futurs compagnons de classe faisaient leurs premiers pas sur la grande place avec leurs parents.

Après le départ des familles et les premières formalités que, pour ma part, je fis seul, nous fûmes vite pris en main par celui qui allait devenir notre « chef de section », l'adjutant-chef Cecchi, dont nous devinions aisément qu'il n'était pas né de la dernière pluie. Petit bonhomme trapu, son visage buriné par les années de marche au pas cadencé semblait déjà nous raconter toutes les campagnes militaires qui l'avaient forgé.

Au son de sa voix qui savait donner des ordres et qui n'avait pas besoin de microphone, nous le suivions déjà comme de bons petits soldats. Revêtus d'un uniforme bleu taillé dans un lourd

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même si le beau temps était avec moi, le soir tombant était déjà frais. Comme l'enfant prodigue de la parabole, je n'avais rien à manger, mais peu importait pour l'heure car l'urgence était de trouver un abri, tout en restant caché. Hélas, je ne trouvai rien. Ayant marché jusqu'au crépuscule, je dormis à même le sol, dans un sillon de champ de maïs, caché aux yeux du monde.

Le premier rayon de soleil fut mon réveil. Je n'étais pas très propre et je commençais à avoir faim. Je ne me souviens plus dans quel cimetière de village j'ai fait ma toilette. Il y a toujours des points d'eau dans les cimetières pour arroser les fleurs et nettoyer les abords des tombes. À l'époque, on ne se souciait pas encore du vandalisme, ce qui laissait ces endroits calmes où reposaient nos anciens ouverts toute l'année aux quatre vents.

Reprenant ma route de vagabond, je ne me posai pas la question de savoir si on me recherchait ou pas. J'imaginai sans problème que ma mère ne s'intéressait pas à ma fugue, mais que mon père avait déjà dû prendre contact avec les gendarmes ou même être contacté par la brigade de Habas. Peu importe, je savais que ma vie devait se dérouler ailleurs. Il ne me fallait surtout pas revenir en arrière, même si l'avenir paraissait flou. Je n'avais pas le choix.

Marchant toute la journée sans avoir pu manger quelque chose, j'arrivai à Orthez et mon premier souci fut de trouver un peu de nourriture. Je ne voulais pas voler. Je frappai donc à la porte du monastère des sœurs dont ma mémoire aujourd'hui a oublié le nom, mais que la divine Providence a sans doute mis sur mon chemin de galère. Il s'agissait d'une communauté de sœurs contemplatives, peut-être des Clarisses...

Répondant au bruit sourd de mon appel, une sœur vint et la grille de la porte s'ouvrit énergiquement. Elle ne se posa pas la question de savoir ce que faisait un adolescent tout seul, pas très propre sur lui et sans bagage, qui faisait l'aumône pour un bout

de pain... Finalement, j'en étais heureux. Moins on me posait de questions et mieux je me sentais. C'était la première fois que je mendiais de la sorte et sans doute ai-je fait preuve d'un certain professionnalisme pour n'éveiller aucun soupçon, ou peut-être me prit-elle pour un pèlerin de Saint-Jacques... Gentiment, de sa voix douce, elle me pria d'attendre et revint avec un sac contenant de quoi faire un bon repas et même un peu plus. Je regardai avec bonheur et envie ces victuailles providentielles et ce pain que j'allais apprécier jusqu'à la dernière miette. Sans autre forme de procès, la nonne me congédia en refermant sa grille de clôture. Je repris alors ma route, riche de ces dons qui allaient me redonner quelques forces indispensables pour poursuivre mon périple vers l'Espagne qui demeurait mon projet.

Longeant toujours champs et petits sentiers, je décidai de prendre la direction de Pau et de faire, ensuite, une escale à Lourdes, un peu comme si mon âme m'y poussait. J'avais tout mon temps et un arrêt à la Grotte de Massabielle ne pouvait pas me faire de mal. Je n'avais plus rien, j'étais seul et je n'avais donc plus rien à perdre. Après tout, il ne serait pas vain de placer mon *voyage* sous la protection de celle que je considérais comme ma *maman du Ciel*. Elle ne pouvait pas m'abandonner, elle... En plus, nous approchions de la grande fête de l'Assomption. C'était limpide en moi et un peu comme la petite Bernadette, il fallait vraiment que je la *voie*.

Pau était à une trentaine de kilomètres d'Orthez. C'était faisable. Je n'étais pas une mauviète de salon... Et Lourdes se nichait à moins de vingt-cinq kilomètres de Pau. Une simple formalité de nomade pour qui veut aller en Espagne, qui se trouvait, elle, à quelque quarante kilomètres de la ville qui attire toujours tant de pauvres pèlerins d'un jour comme moi.

Le deuxième soir arrivait déjà et, là encore, je devais réfléchir à

un abri de fortune. La Providence était sans doute avec moi lorsque j'aperçus un hangar à foin et à tracteurs, isolé des maisons et grandement ouvert aux courants d'air. J'attendis que la nuit tombe davantage pour m'y cacher et m'y reposer. Au petit matin, là encore réveillé par le premier rayon de soleil dont j'appréciais la douce chaleur montante, je n'eus pas d'autre choix que de reprendre ma route, sans rien dans le ventre depuis le repas des sœurs d'Orthez.

J'arrivais aux portes de Pau et j'avais faim. Je ne trouvais pas, sur ma route aventureuse, de monastère comme celui d'Orthez. Si je voulais manger, il me fallait mendier et rester en ville, au risque d'être arrêté par la maréchaussée. Mettant mon orgueil et ma peur dans ma poche, c'est ce que j'ai fait. Je me suis placé, assis par terre, près de la supérette qui se trouvait sur ma route et j'ai attendu qu'on me donne un peu de pain. De façon étonnante, personne ne me posa de question... je n'étais sans doute pas le premier *pèlerin* à mendier de la sorte !

J'étais fatigué de marcher, de mal dormir et de peu manger et ça devait se lire sur mon visage prématurément vieilli. Mais je savais que c'était le prix à payer pour aller de l'avant. Il me fallait continuer, vaille que vaille, et ne pas écouter le recoin de ma conscience qui me disait d'arrêter cette course inutile contre le vent mauvais. C'est sans doute un autre recoin sinistre de ma conscience que j'ai alors écouté à ce moment-là. Près de l'entrée du magasin, il y avait un vélo qui avait certainement plus de kilomètres dans ses roues que moi dans mes chaussures et dont je pensais qu'il n'attendait que moi. Je le fixais avec envie. Il ne me restait qu'à passer à l'acte.

Aussi rapide que l'éclair, je dérobai le vieux vélo et je disparus du parking sans me retourner et sans me soucier de savoir à qui il pouvait bien appartenir ou si je n'allais pas léser une personne âgée qui ne pouvait marcher. Ce que je savais, c'est que grâce à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accompli sa mission, s'en retourna ainsi à Mimizan.

Si je regarde en arrière la relation saccadée que j'ai entretenue avec ma mère jusqu'à ce moment-là, à l'aube déjà sensible de la majorité, je m'aperçois qu'en dix ans, je n'ai dû la rencontrer qu'une petite centaine de jours, voire moins. Quant aux étreintes mère-fils, je pourrais les compter sur les doigts d'une seule main. Si j'ajoute à ce triste inventaire les mots d'encouragement ou de soutien, je ne dois pas avoir besoin de l'autre main pour affiner le décompte. Par contre, j'aurais besoin d'un cahier de plusieurs pages si je devais me mémoriser toutes les fois où j'ai entendu de sa bouche les mots de « l'autre », de « vaurien », même de « pourriture », lorsqu'elle parlait de moi haut et fort dans la maison ou même s'adressait à moi. Face à ce déplorable constat d'une telle indifférence ou d'un tel mépris – peut-être inconscient au fil du temps – comment l'enfant que j'étais aurait-il pu développer un sentiment d'amour filial envers celle dont il était pourtant le fruit charnel ?

Néanmoins, en cet automne 1977, je n'éprouvais pas le besoin d'avoir une *autre* mère. Le temps où je ressentais la discrète main maternelle de la Vierge Marie semblait révolu. Il m'apparaissait que la meilleure façon de marcher de l'avant était encore d'ouvrir les yeux sur mon avenir d'un point de vue strictement humain puisqu'il fallait que je gagne ma vie « à la sueur de mon front et à la force de mes bras ⁷⁷ ». Discrètement et sans doute fort inconsciemment, je faisais une croix sur la croix du Christ, ne voyant plus en moi agir le *bien de Dieu*. Je ne voyais pas en quoi je pouvais être sauvé par Celui que l'on m'avait présenté comme le Sauveur des hommes et, de surcroît, l'ami de ceux qui souffrent. Croyant que la force qui m'habitait ne venait que de moi-même et non de l'héritage de Dieu, je ne voyais plus que par mon propre prisme réflexif, comme l'enfant de la parabole qui se croit riche de son orgueil alors que sa

richesse commence à s'épuiser au moment où il croit la posséder. Ainsi, relisant le chemin parcouru jusqu'à ce moment de mon existence, je n'avais pas vraiment, du moins le croyais-je fortement, ressenti la *présence* du *bien de Dieu* lors des moments les plus difficiles de mon enfance qui s'achevait à présent.

77 . Expression significative empruntée à saint Vincent de Paul.

DEUXIÈME PARTIE

La vie soignée

*« Pour accueillir Dieu comme on le doit,
il faut l'accueillir également en toutes choses,
dans les peines comme dans la satisfaction,
dans les larmes comme dans la joie. »*

Maître Eckhart

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Évanescences

C'est à la rentrée de septembre 1981 que je pris les rênes du « foyer du soldat » de l'École de Bourges. J'aimais beaucoup ce poste car j'étais mon propre chef, même si un jeune officier était mon responsable. Je pus exercer mes talents de marchandeur pour obtenir tel ou tel objet susceptible d'intéresser les appelés du contingent et les stagiaires auprès des fournisseurs qui, à l'époque, se bousculaient pour avoir la primeur de voir figurer leurs articles dans la vitrine. J'avais sous mes ordres quelques jeunes appelés pour faire fonctionner ce lieu convivial nécessaire à la cohésion militaire, qui était composé, pour la partie principale, d'un bar et pour les annexes, d'une salle de cinéma et d'un salon de coiffure.

Depuis cette rentrée-là, voulant affirmer mon indépendance, j'avais pris un appartement en ville, mais je ne sentais pas l'envie de demander à mon amie d'alors, la douce et silencieuse Jocelyne, de venir y habiter. Je souffrais d'une insatisfaction que je ne savais pas nommer, mais intimement, je savais que ce n'était pas avec elle que je devais faire ma vie. J'aspirais à autre chose qu'il fallait que j'aie chercher *ailleurs* puisque je connaissais ma difficulté d'aimer au niveau humain. Cependant, nous étions « ensemble » et je la rejoignais chez ses parents ou chez un camarade de promotion qui avait épousé... sa tante.

Pour chercher *ailleurs*, je me laissais influencer par des courants... pas très catholiques. Je sortais seul dans des boîtes de nuit branchées hard rock où la fumée de cigarette me poussait à l'évasion. Je me souviens encore de ces chansons du groupe

français *Trust* ou des groupes de *métal* comme *Black Sabbath*, *Thin Lizzy* ou *Ted Nugent* qui me faisaient secouer la tête comme si j'étais drogué. Je me souviens encore que mon disque de chevet était alors *Welcome to my nightmare* du chanteur Alice Cooper, tout un programme ! Dans cet univers de son déjanté, il me semblait que je venais de payer un ticket pour le *Highway to hell* de AC/DC, un autre groupe qui me procurait une certaine évasion bruyante. J'étais, sans le savoir encore, cet enfant de la parabole qui dilapide la part d'héritage que son père lui a donnée, tout en gaspillant son bonheur et son temps.

Pour élargir un peu plus mon horizon que je trouvais trop étroit, je me plongeais dans des lectures souvent antireligieuses ou clairement athées comme *L'être et le néant* de Sartre. Sans trop discerner le chemin qui s'y dessinait, j'abondais dans le sens de cette idée que l'on y trouve, prônant comme une lutte purement humaine la liberté et la maîtrise de soi. À la suite de Sartre et de sa pensée, l'extrême gauche me séduisait par son aspect anarchiste et rebelle à toute forme de société bien installée. Naïf sans doute, j'y voyais un véritable appel à l'égalité que je n'imaginai pas comme une utopie. L'adhésion à ce courant était aussi une réponse inconsciente à mes parents que je rejetais et dont la vie bien rangée me hérissait l'esprit. Je me construisais un intellect au-delà de toute forme du savoir imposé qui me semblait aller à l'encontre de *ma* liberté, croyant enfin l'avoir trouvée. En fait, je cherchais ma vie sur des chemins de petites morts et je ne trouvais pas le repos intérieur. Aujourd'hui, je relis ce passage à la lueur de ce que disait saint Augustin qui est devenu pour moi un maître spirituel :

« Vous cherchez la vie heureuse dans un pays de mort : elle n'est pas là. Comment trouver la vie heureuse, là où il n'y a pas de vie⁸⁰ ? »

La conséquence de cette recherche stérile de moi-même, assez déstabilisatrice en soi, fut que je me sentis tiraillé entre ma

propre participation effective à cette société politiquement correcte que je servais et qui me payait pour cela, et ces idées qui me séduisaient, faisant voler en éclats tous les repères qu'on m'avait inculqués jusqu'alors. Bien entendu, outre le fait que j'avais cessé toute activité sportive, j'avais rangé au rayon des souvenirs d'enfance Dieu, Marie et ses anges, mon chapelet et ma famille. Je percevais l'évidence de la foi que j'avais eue étant enfant comme une chape de plomb qu'on avait voulu m'imposer pour contrer ma liberté. Mais on ne tire pas sur une plante pour la faire pousser ; j'avais encore besoin de Dieu et de Marie, en lieu et place de mon père et de ma mère, mais je ne le savais pas. À ce moment-là, le temps de la foi laissait la place au temps de l'errance. J'avais préféré le *mal-être* au *bien de Dieu*.

Quant à Jocelyne qui ne comprenait plus très bien où j'allais, logiquement, mon attachement pour elle déclinait comme le jour qui baisse. Coincée dans son désir exprimé de s'installer confortablement avec moi, elle devenait un obstacle pour mon développement égoïste, d'autant plus qu'à ses côtés, et à l'instar de ma première amie Lucie, je ne ressentais aucune guérison pour mon cœur meurtri. Je la voyais désormais comme quelqu'un d'extérieur à moi, qui représentait des liens institutionnels que je commençais à rejeter. De plus, les démons de mon instabilité affective faisaient leur œuvre, comme ils l'avaient déjà faite auparavant. Comme l'enfant de la parabole qui me suit tel un aimant et auquel je ressemblais de plus en plus, je préférais les filles faciles pour lesquelles il n'était pas question que j'aie le moindre sentiment d'affection. Je rompis donc avec mon amie.

Arrogant jusqu'à l'extrême, je n'avais besoin de personne puisque je ne trouvais pas d'ami capable de me guérir de ce *mal de mère* qui m'avait quand même bien abîmé sans que je veuille le reconnaître. Enfermé dans ma tour d'ivoire qui me rassurait,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'avait pas puisqu'elle n'eut qu'une fille. Nos rapports furent excellents et malgré ma mission de *chef*, je l'écoutais et appréciais sa chaleureuse compagnie qui débouchait parfois sur une invitation à dîner chez elle, en famille.

C'est à cette époque que je reçus une lettre pour me rendre au mariage de ma sœur Annie, avec laquelle les rapports s'étaient doucement assagis par des liens épistolaires encore distendus, mais tout de même existants. Annie avait réussi à comprendre par elle-même, vers l'âge de quatorze ans, qu'elle fut le jouet de ma mère pour me déconsidérer et même me détruire. Dès lors, devenant adolescente avec l'affirmation de son caractère qui finalement ressemble un peu au mien, il exista une tension non dite entre elle et notre mère. Habitant toujours avec elle qui était veuve depuis trois années déjà, ma sœur, alors âgée de vingt et un ans, tomba sous le charme de José, un ouvrier d'origine espagnole qui faisait des travaux non loin de la maison. Un an après, ils décidèrent de se marier. De mon côté, je demandai à Jocelyne, avec laquelle j'entretenais toujours une relation affective quelque peu superficielle, de m'accompagner, car je ne voulais pas y aller seul ; de plus, dans ma suffisance, je voulais surtout montrer que moi aussi, je pouvais être désiré, attendu et aimé.

Je n'avais pas revu ma mère depuis le partage notarié de l'héritage après le décès de mon père. À la suite de cela, elle n'a pas manqué de me dire son intention de ne rien me laisser à sa mort alors que c'est de son vivant que j'aurais eu besoin de son amour et de rien d'autre. Près de trois ans s'étaient écoulés sans la voir et, finalement, nous ne nous étions pas manqués l'un à l'autre. Nos retrouvailles forcées se passèrent dans un silence réciproque qui certifiait que nous n'avions pas eu besoin de nous revoir ni de nous entendre, bien qu'inconsciemment, en ce qui me concerne, le *mal de mère* était toujours vivace en mon

esprit.

Ce soir-là, atteint d'une angine carabinée qui m'a empêché d'apprécier le repas festif des noces de ma sœur, je commençais à ressentir les effets calmants des médicaments que j'avais pris en surdosage pour me soigner plus vite. La soirée s'achevait dans une nuit claire de septembre et je devais ramener à leur domicile un oncle, frère de ma mère, et son épouse. Mal leur en a pris de monter avec moi, car au premier carrefour, je m'endormis au volant et la voiture alla tout droit dans le fossé. Complètement drogué par le traitement de cheval que je m'étais imposé, je sortis du véhicule tel un pantin désarticulé qui n'a plus de maître pour actionner ses bras et je laissai là Jocelyne, mon oncle et son épouse. Cette mésaventure affola le petit reste de l'assemblée qui n'était pas encore parti et on réussit, tant bien que mal, à sortir la voiture du fossé. Par chance, celle-ci n'avait rien de bien méchant puisque je roulais au pas lorsque j'en ai perdu le contrôle. Jocelyne, qui venait d'obtenir son permis de conduire, ramena l'automobile jusqu'à notre chambre et je dormis plus que de raison, drogué que j'étais par les effets secondaires des médicaments.

Le lendemain, ma mère, ayant été mise au courant de l'incident, somme toute bénin, me conspua vivement comme elle l'avait fait jadis, appelant la honte sur moi pour avoir effrayé comme jamais son frère et son épouse qui, eux, n'avaient pas leur permis de conduire. Elle ne s'inquiéta nullement pour ma propre santé, qui malgré tout se rétablissait, mais plutôt pour la voiture qui était neuve !

Je ne devais revoir ma mère que quatre années plus tard, lors du baptême d'un neveu.

Conversion

L'hiver battait son plein, balayant nerveusement cette terre beauceronne sur les sillons de laquelle le brouillard avait élu domicile. Les routes salies par les tracteurs et les camions transportant des tonnes de betteraves montraient au chaland que j'étais qu'il me fallait cultiver une certaine chaleur intérieure pour ne pas tomber en déprime tant le paysage semblait morne et grisâtre. C'est durant cette période que je n'aimais pas que le *bien de Dieu* fit de nouveau entendre sa voix. Du moins, je la discernai enfin dans le silence miraculeusement apaisé de mon cœur qui attendait inconsciemment un signe.

Pourquoi, comment, je ne sais pas, je ne sais plus, mais j'ai éprouvé la soudaine nécessité d'entrer un jour dans l'église du village d'Angerville, en Essonne, comme si un aimant m'attirait sans que je puisse ni maîtriser ni contrer son action. C'était une évidence, je ne pouvais faire autrement, Dieu m'y attendait. J'habitais dans ce village monotone digne du *Plat Pays* de Brel depuis mon retour de Djibouti. Jamais je n'avais eu la curiosité d'entrer, ne serait-ce qu'un court instant, dans son église que je trouvais sans charme particulier. Plus d'un an après mon installation, je pénétrai d'un pas timide dans cet univers religieux de pierres glacées. Je m'assis sur le dernier banc au fond de ce vaisseau ombragé dont le silence se fit parole en moi. J'avais besoin de ce calme mystérieux pour m'entendre dire que tous mes maux, qu'ils soient *de mère*, d'affection, d'amour, de tendresse ou autres avaient été entendus par le Père des Cieux. Depuis fort longtemps, Dieu s'était penché sur moi, mais j'avais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autel, je m'aperçus que je ne connaissais rien d'une église locale. J'ignorais la vie pastorale d'une église diocésaine. Prenant conscience avec lucidité de ce vide en moi qu'il me fallait combler, je devais réfléchir sereinement avant de mettre les voiles pour le bout du monde. J'avoue, à la relecture, que cette réflexion a eu de nombreux effets positifs. Ce fut notamment le cas lorsque je me suis trouvé en première ligne avec les soldats français en Afghanistan. À ce moment-là, j'ai fortement eu besoin d'un soutien humain et spirituel émanant d'une base arrière palpable qui priait pour eux et le misérable *padré* que j'étais alors pour tous.

C'est ainsi qu'à mon retour à Lyon, après la célébration du baptême de mon neveu, je demandai une entrevue au père Denis. Il fallait que je lui parle de ce manque de connaissance de l'église locale et *a fortiori* de celle de ma région d'origine. Un sourire délicat se dessina sur son visage d'homme posé car il attendait que je lui parle de cette carence. Ma préoccupation rejoignait son avis et celui du directeur de la formation. On décida donc de me permettre de rejoindre mon diocèse d'origine, celui de Dax, pour un stage d'immersion dans la vie religieuse locale. En accord avec le séminaire landais qui formait les futurs prêtres diocésains, on me plaça au sein d'une équipe, à la paroisse Saint-Vincent de Xaintes, à Dax même, sous la direction d'un curé qui était le personnage incontournable du quartier tant sa bonhomie et sa gouaille avaient séduit les uns et les autres. Mon directeur spirituel et confesseur serait un professeur de philosophie du séminaire de ce diocèse des Landes.

En conséquence, le lien entre ma tante Reine et moi se noua davantage, elle-même faisant partie d'une équipe d'animation paroissiale et de l'hospitalité landaise chargée, notamment, d'accompagner les malades en pèlerinage. Je pus aller la voir

chez elle et retrouver une ambiance familiale qui m'avait tant manqué. Bien entendu, ma mère fut mise au courant de ce changement de situation et de ce rapprochement géographique. Elle prit alors ombrage de ce lien quelque peu *maternel* qui me reliait à ma tante et qui n'avait plus de secret pour les autorités religieuses locales. Elle voulut donc le détruire à sa manière.

L'animosité de ma mère envers sa belle-sœur par alliance existait déjà depuis fort longtemps, bien avant ma naissance. Avec moi au milieu, surtout depuis l'affaire du poulailler, cela avait pris une autre tournure, beaucoup plus haineuse, aux accents certains de jalousie.

Ainsi, ma mère colporta, au sein de sa famille et de son cercle d'amis pourtant fort limité, que ma tante couchait avec moi et le faisait par vice parce qu'elle aurait voulu, sans succès, coucher avec mon père. Il se disait donc, ça et là, que parce que ma tante n'avait pas eu le père, elle avait réussi à avoir le fils. Évidemment, comme la rumeur n'a pas besoin de moyens de communication moderne pour se répandre, celle-ci arriva très rapidement aux oreilles de ma tante... et même du séminaire de Dax. L'injure était trop forte. Ma tante voulant intenter un procès en diffamation à ma mère, avec comme sujet principal le pauvre séminariste que j'étais, mon directeur spirituel me convoqua pour me signifier qu'on ne pouvait pas continuer comme cela. On me fit savoir que l'évêque envisageait, sur les conseils du directeur du séminaire, de ne pas me permettre de poursuivre la formation. Il faudrait *d'abord* que je règle ce différend familial pour que je puisse retrouver une certaine sérénité indispensable au suivi des études en théologie. J'étais donc bel et bien *lâché* par l'église diocésaine que j'avais voulu mieux connaître pour l'aimer et la servir.

Une fois de plus, j'étais détruit intérieurement. Une fois encore, cela rejaillissait sur ma façon d'être. Je devins taciturne,

sans goût pour les choses que l'on me demandait de faire, hargneux face aux remarques pourtant judicieuses et nécessaires. Je m'enfermai dans un mutisme qui me faisait fuir les ors du presbytère au profit d'une association qui soutenait les pauvres et les sans domicile fixe. Je réagissais en opposition à tout et je ne savais plus si Dieu était de mon côté. Mon côté rebelle refaisait surface et le risque était bien de rejeter l'institution ecclésiale qui semblait me laisser tomber. L'épreuve était trop forte pour que je la porte seul. Elle ne pouvait donc pas venir du *bien de Dieu* ; celui-ci me semblait alors *vaincu* par le mal du Diable qui continuait à rire de ma destruction.

Ma tante renonça à poursuivre ma mère en justice car ce déballage n'aurait servi à personne et aurait sans doute achevé ma désolation.

Pourtant, le mal était fait. Ma mère avait gagné. L'évêque de Dax me convoqua et, sans ménagement, après une entrevue houleuse, mit fin à ma formation diocésaine. On ne se soucia pas de ce que j'allais devenir, or je me retrouvais sans rien. Pour autant, je ne jette pas la pierre au diocèse, il ne m'avait rien promis, il ne s'était pas engagé envers moi et il ne me devait rien.

Cependant, encore une fois, je me retrouvais bien seul face à l'adversité qui semblait devenir une habitude pour moi. En plus de la situation de l'enfant prodigue qui n'avait plus rien à se mettre sous la dent, je me retrouvais, comme Jonas, enfermé dans la baleine de la mort. Rejeté comme lui sur un rivage inconnu qui m'obligeait à regarder ma misère en face, je me rendais à l'évidence que si je ne voulais pas faire la manche, le seul domicile que je pouvais avoir était celui de ma tante. Je n'avais pas de ressources financières, pas de diplôme susceptible de m'ouvrir rapidement la piste d'un emploi. Mon chemin disparaissait dans la brume.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'étais. Le père Christian prit la direction du séminaire, épaulé par le père Joseph, un ancien supérieur de la Province de Toulouse, qui sut à merveille nous faire découvrir l'âme pastorale de la Congrégation. Tout paraissait aller pour le mieux et je me sentais le plus heureux du monde. Une nouvelle émanant de ma famille allait bouleverser cette douce ambiance. J'allais être obligé de prendre la décision d'aller ou non revoir ma mère.

Le 9 septembre 1989, un hélicoptère de la gendarmerie nationale s'écrasa dans l'océan Atlantique, non loin de la plage de Mimizan. À son bord, des gendarmes et deux de mes cousines, Valérie et Florence, elles-mêmes cousines entre elles puisque nées de deux des sœurs de ma mère. Il n'y eut aucun survivant. Je fus prévenu par mon frère qui avait été mis au courant de mon entrée au séminaire puisqu'il habitait à côté. Que devais-je faire ? Sur l'avis du père Christian, il fut décidé de m'envoyer aux obsèques de Valérie dont on avait rapidement repêché le corps meurtri. Celui de Florence restait hélas encore introuvable à ce moment-là. Durant la célébration à l'église, je restai en retrait, loin de ma mère, de ma sœur et de mes frères. Je ne voulais pas prendre le risque d'une confrontation avec ma mère, car le moment ne s'y prêtait absolument pas. Il en fut de même au cimetière où un caveau fut placé à côté de celui de mon père et de ma grand-mère. Je regardais avec compassion ma tante Jeanine, la sœur cadette de ma mère, dont le regard semblait hagard. Elle venait de perdre Valérie, sa fille unique, alors que quelque temps auparavant, son époux était décédé d'un cancer foudroyant. Quelle différence entre ma mère et elle ! L'une restait centrée sur elle-même et ses petits malheurs dont elle ne cessait de parler, même à ce moment-là, et l'autre, qui esquissait un pâle sourire malgré le drame, nous invita à venir chez elle nous désaltérer en raison du soleil encore chaud de cette fin

d'été meurtrier. Elle avait même dressé la table avant notre arrivée et, malgré son évident chagrin, elle tint à nous servir, répondant à notre merci d'un regard profondément compatissant alors que c'était elle qui portait la plus grande souffrance.

Après ces douloureux moments familiaux, je retournai au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul. Je n'avais échangé aucun mot avec ma mère, juste un bonjour de circonstance. Cela ne me blessa pas plus que les autres fois dans la mesure où mon *mal de mère* paraissait s'estomper par la grâce du *bien de Dieu*. Petit à petit, je commençais à apprécier à sa juste mesure ses tendres douceurs après des années d'errance affective, dont il me semblait percevoir le bout du tunnel.

Un peu avant Noël, le père Christian me proposa de faire un pas vers ma mère sans attendre que d'autres événements ne m'y obligent. Il estimait que c'était de mon devoir de fils et de croyant de mettre tous les reproches que je pouvais avoir à son égard au fond de ma mémoire. Diantre !! Il avait bien raison si je voulais faire vivre en moi la Parole de Dieu basée sur l'amour du prochain. J'insistai sur le fait que jamais je ne lui avais manqué de respect, mais il me poussa vers un peu plus de considération à son égard. Humainement, il m'était cependant difficile d'aller plus loin. Jusque-là, j'avais manqué d'amour pour elle, ça oui, je le reconnaissais. Mais je ne pouvais en donner qu'en réponse à un don de sa part. Je me sentais incapable de faire plus. Je n'avais pas assez de force en moi pour aller plus loin. Le père Christian comprit bien ma réaction, mais en tant que postulant pour devenir prêtre, il me fallait faire un pas de plus et il était disposé à m'aider à le faire.

C'est ainsi qu'avec mon accord, mon directeur de séminaire interne prit contact avec ma mère. Celle-ci habitait maintenant près de la maison de mon frère Hervé, non loin de Dax, pensant trouver auprès de lui un compagnonnage quotidien pour meubler

un peu sa solitude. C'est ainsi qu'à la faveur d'un après-midi, ma mère nous reçut chez elle, Christian et moi. La discussion fut très cordiale entre elle et le prêtre. Quant à moi, je restai volontairement en retrait. Aucune animosité ne se dégagait des paroles de ma mère, comme si un ange avait pu lui faire goûter la suavité du nectar de l'amour de Dieu. On aurait dit une autre personne si bien que je voyais déjà poindre l'étonnement dans le regard de Christian. Après ce que j'avais pu partager avec lui dans le secret de son bureau, sur ce qui faisait ma relation *intime* avec ma mère, le père lazariste eut, en l'écoutant patiemment, un doute logique sur la véracité de mon histoire. Ma mère semblait emplie de douceur et de compréhension. Elle n'émit aucune opposition au projet qui était le mien de servir dans la Congrégation de la Mission de saint Vincent de Paul. J'en étais moi-même tout retourné. Était-ce le signe d'un travail en profondeur de la grâce de Dieu ? Je voulais y croire. Était-ce une ruse pour ne pas paraître trop distante envers moi ? C'était de l'ordre du possible. Était-ce une tactique pour me mettre en difficulté en laissant penser que j'avais exagéré sur l'état de nos relations ? Je n'osais y croire.

Un peu plus tard, j'ai voulu vérifier, seul, si tout ceci était calculé ou non. J'appelai ma mère pour l'inviter au restaurant, en tête à tête. Je voulais être face à elle, la regardant droit dans les yeux pour essayer de voir si une trace d'amour y avait été semée à mon profit. Elle accepta après une logique hésitation qui lui fit dire qu'elle refusait d'être à ma charge et donc qu'elle paierait son repas et moi le mien. J'insistai pour qu'elle renonce à cette idée qui n'était le fruit d'aucune arrière-pensée de ma part. Nous nous retrouvâmes tous les deux, seuls, face à face, assis à la table d'une auberge landaise dans la campagne dacquoise. Jamais encore nous n'avions eu cette opportunité. Jamais encore nous n'avions pu converser de la sorte, en tête à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moi. Peu de temps avant l'ordination, je rencontrai un ami évêque et lui ouvris mon cœur à ce sujet, pensant même ne pas être digne de recevoir un tel honneur de la part de l'Église. Sa réponse me conforta sur mon chemin spirituel et me réconforta dans mon humanité. Dieu, me dit-il, ne m'a pas amené jusque-là pour que je fasse demi-tour. C'est dans et par mes épreuves qu'Il m'a façonné jusqu'ici et que son Esprit de grâce m'a buriné le cœur et l'âme. Et enfin, s'il m'a choisi avec ces faiblesses qui m'habitent, c'est pour que, *la grâce de Dieu aidant*, je puisse entrer en relation plus *facilement*, plus *simplement*, avec tous ceux qui vivent des épreuves similaires ou différentes. Pour autant, il me faudrait faire un *constant* travail sur moi pour ne pas laisser remonter à la surface de ma vie toutes ces rancœurs qui ne demandaient qu'à être ravivées. L'évêque me rappela également la phrase de saint Jean de la Croix que je pris comme un programme de vie à long terme : « L'âme qui veut que Dieu se donne à elle tout entier, doit se donner à Lui tout entière sans se rien réserver ⁹⁸. » Avec humour, comme pour relativiser cette dualité en moi, il termina en me dressant le tableau *psychologique* des Apôtres que le Christ s'était choisis. Entre ceux qui le renient au moment de sa solitude la plus grande, ceux qui veulent prendre les armes, celui qui le trahit, ceux qui veulent être assis à sa droite et à sa gauche et qui poussent leur mère à le demander au Christ, celui qui doute de la Résurrection, sans oublier Paul qui fut un pourfendeur de chrétiens, il y avait bien une place pour moi, qui n'étais ni meilleur ni pire. Ainsi, me dit-il, certainement que Dieu me donnerait par la suite une mission à la mesure de ma faiblesse, une mission capable d'attiser le feu brûlant de la plaie initiée par ce *mal de mère* qui ne cessait de se heurter au *bien de Dieu*.

C'est ce que l'Église certifia en m'envoyant, dans le diocèse de Cahors, constituer le troisième élément d'une communauté

lazariste naissante et exercer la noble et purifiante charge d'aumônier de la maison d'arrêt.

94 . Évangile selon saint Matthieu 5, 7.

95 . Épître aux Romains 12, 21.

96 . Victor Sion, *Pour un réalisme spirituel*, volume 1 (L'instant présent), Éditions des Béatitudes, 1989, p. 30.

97 . Benoît XVI, *Les trois missions du prêtre*, éd. Pierre Téqui, 2010, p. 11.

98 . Cité par Victor Sion, *op. cit.* p. 40.

Communions

À l'issue de mon ordination, avant de rejoindre le Lot pour y assurer mon apostolat d'aumônier de prison, je fis un rêve. Pourquoi ne pas essayer, tant que la grâce bienfaisante semblait encore agir sur ma mère, de réunir en une seule famille mamie Marcelle et les siens qui n'avaient pas pu venir à Paris et ma mère Antoinette et les siens ? *La grâce de Dieu aidant*, plus rien ne me semblait impossible.

Alors que depuis 1968, ma mère et, par voie de conséquence, mes frères et sœur, n'avaient jamais souhaité rencontrer la famille d'accueil vivant à Estibeaux, soit à quelque cent kilomètres seulement de Mimizan, j'eus l'aplomb de leur demander s'ils souhaitaient répondre à l'invitation de mamie Marcelle. Dans sa bonté, elle leur proposait de les recevoir en sa maison autour d'un repas familial. À ma grande surprise, ma mère accepta, entraînant dans son sillage mon frère Hervé et les siens, et ma sœur Annie et ses enfants.

Mamie Marcelle avait une certaine appréhension et moi j'en avais une encore plus grande, somme toute bien légitime. Comment cela allait-il se passer ? Les deux femmes n'étaient pas du tout du même milieu, elles n'avaient pas les mêmes préoccupations, ni le même âge. Ma mère allait-elle pouvoir rester tout un repas face à celle qui m'avait vu grandir à sa place ? Si je connaissais le questionnement logique de Marcelle, je ne savais rien de la réflexion intérieure de ma mère car je n'osais pas aller plus loin que la simple question de l'invitation à laquelle elle avait répondu *oui* sans hésitation aucune.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Annexes

« On entend organiser la vie sociale
seulement à partir de désirs subjectifs et changeants,
sans aucune référence à une vérité objective préalable,
tels que la dignité de tout être humain,
ses droits et ses devoirs inaliénables,
au service duquel doit se mettre tout groupe social. »

Benoît XVI

Un petit mot sur l'avortement

« Mes os n'étaient point cachés devant toi, Seigneur,
quand je fus fait dans le secret,
brodé dans les profondeurs de la terre. »
Psaume 139, 15

Un livre sur la maltraitance infantile ne peut passer sous silence l'avortement, même si le glissement de vocabulaire vers l'expression « interruption volontaire de grossesse » met la femme (considérée comme telle et non plus comme mère) au premier plan, au détriment de l'enfant qui disparaît de la définition.

Sans négliger le pouvoir de l'écoute, la nécessité de ne pas juger, l'obligation de l'accompagnement amical, psychologique et spirituel au profit des femmes en détresse qui ne voient pas d'autres solutions que l'avortement, il nous faut malgré tout revenir à l'enfant et lui donner la priorité, et cela d'un point de vue totalement objectif. Hélas ! et nous le voyons également sur bon nombre de sujets éthiques, le subjectivisme illustre toutes nos réflexions, mettant la notion du *bien commun* au rebut de l'humanité et instituant la notion de *bien individuel* comme la norme à respecter.

Puisque, intrinsèquement, nous avons en nous une inclination à la conservation de notre être, défendre le droit fondamental à la vie nous semble donc logique et nous érigeons ce droit en un acquis social commun à toute l'humanité. Notre médecine ne cesse d'aller en ce sens. Notre justice aussi lorsqu'elle se fait le chantre de la défense des victimes. Cette inclination fonde même notre droit à la légitime défense, qu'aucun d'entre nous n'a l'idée de remettre en cause lorsqu'il est justement employé.

Hélas ! ce *droit à la vie* est souvent *uniquement* considéré au

profit de la vie *visible* et comptabilisée comme telle par des registres d'État de nos sociétés. La vie qui ne se voit pas encore, mais qui est en devenir, n'est alors pas prise en compte dans les législations – surtout françaises – dont la perversion pousse à croire que tout ce qui est légal est moral. Or, cette vie-là, si invisible soit-elle, possède aussi en elle-même cette inclination à la conservation puisqu'elle ne cesse de grandir et de s'épanouir pour éclater au grand jour lors de sa « mise au monde ». L'enfant en devenir a *donc* ce même droit de vivre puisqu'il a la même inclination. Il veut vivre. Mais, faible parmi les forts qui peuvent faire de lui ce qu'ils veulent, silencieux dans un monde de bruit, encore invisible dans un monde d'images, impalpable dans un monde tactile et surtout bien seul dans un monde qui se veut relationnel, il n'a pas les moyens d'exercer cette légitime défense qui est son droit fondamental, en tant qu'être humain plein et entier.

Cette *objectivité* de la loi morale de la vie se heurte à la *subjectivité* de notre conscience lorsque des événements douloureux – qu'il ne faut jamais sous-estimer – sont la source d'une naissance non désirée. On parle alors de notion de *détresse* ¹⁰⁴ ou situations délicates, comme le viol (individuel ou collectif comme durant les conflits). Ces situations, dont certaines sont des crimes condamnables, nous font pencher *émotionnellement* vers la femme traumatisée que l'on voit pleurer et s'abîmer de souffrance, au détriment du germe de vie innocent, qui n'est pas la cause première de la faute, mais sa conséquence. Dans notre monde où priment émotion et sentimentalisme, il nous semble plus logique de privilégier ce que l'on voit et que l'on connaît. Et ainsi, nos émotions – par définition passagères et subjectives – créent des lois qui ne tiennent pas compte de *toute* la dignité humaine. Or, parce qu'on ne peut soulager la peine d'un être humain en tuant un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un petit mot sur Marie, notre Maman du Ciel

« Seigneur notre Dieu,
ton Fils, en mourant sur la croix,
a voulu nous donner pour mère
la mère qu'il s'était choisie, la Vierge Marie.
Puisque nous cherchons un sûr abri dans sa protection,
accorde-nous de trouver un réconfort
en invoquant son nom maternel. »
Oraison du Saint Nom de Marie

Avant d'être une statue couronnée dans nos églises, avant d'être la femme de la Sainte Famille, Marie fut une jeune fille comme il en existe des milliers, même si elle fut choisie de toute éternité par Dieu pour la mission de devenir la mère de Jésus. Marie fut une femme qui enfanta un fils, qui le vit et le fit grandir. Elle a vécu avec lui tous les âges de son enfance, de son adolescence et elle l'a vu partir pour qu'il accomplisse sa propre mission de Sauveur du monde, jusqu'au supplice final qu'elle n'a pas fui. Ainsi, « la maternité véritable de Marie a assuré au Fils de Dieu une véritable histoire humaine, une véritable chair dans laquelle il mourra sur la croix et ressuscitera des morts ¹¹⁹. »

Tout en acceptant de vivre une maternité unique parce qu'exceptionnelle, Marie a, de plus, vécu une vie ordinaire de femme et de mère qu'elle n'a jamais cessé d'être puisque la vocation de mère a un début, mais n'a pas de fin, et cela pour *toutes* les femmes.

Cheminant discrètement à l'ombre de son fils, elle a été confrontée à la difficulté dans la compréhension de son message et n'a pas tout compris tout de suite. Elle aussi, comme les disciples et les foules, est allée de découverte en découverte et, comme les disciples, elle a marché dans le pèlerinage de la

foi ¹²⁰. Elle ne savait pas où cela la conduirait, mais la foi n'est pas une réponse rationnelle à nos questions humaines, elle est juste un acte de confiance. Par cet acte *volontaire*, elle a progressé dans sa vocation d'être humain, même si la foi passe par des moments de doute et de questionnement.

Des questions, il y en a certainement eu le jour où Jésus a disparu du convoi qui ramenait la famille à la maison, après le pèlerinage à Jérusalem. Jésus avait douze ans et était resté au Temple, qu'il qualifia alors de maison de son Père, pour poser un premier acte concret d'*enseignement*. Lorsque Marie et Joseph retrouvèrent leur fils, l'évangéliste précise qu'ils « *ne comprirent pas la parole qu'il venait de leur dire* ¹²¹ » pour leur expliquer son *absence*. Puis Jésus revint à la maison et, nous dit l'Évangile, resta soumis à ses parents jusqu'au moment où il devait *sortir* pour annoncer la Bonne Nouvelle du Salut, dont un des premiers signes sera celui de l'eau devenue du vin lors des noces de Cana auxquelles Marie aussi était invitée. C'est à ce moment-là que Marie, mère du Christ, a compris qu'elle devait se *détacher* de lui pour faire, comme les disciples, *tout ce qu'il dira* ¹²². Se détacher physiquement ne signifiait pas se détacher maternellement. Ainsi, Marie a toujours comblé d'amour son fils, et cela jusqu'au bout, jusqu'à la croix de l'infamie.

On le sait, à la fin de sa vie terrestre, Jésus fut mis en croix devant sa mère et *le disciple que Jésus aimait* ¹²³. Ce fut sans doute, pour Marie, l'épreuve la plus douloureuse de sa vie. Voir mourir son enfant sous ses yeux n'est déjà pas dans l'ordre logique de la création, mais voir la chair de sa chair ainsi odieusement torturée est particulièrement insupportable pour les yeux d'une mère qui n'a jamais cessé d'aimer son enfant.

Mère de la grâce, elle l'est devenue à ce moment-là, par le bon vouloir de son fils mourant. Perdant un fils, elle en gagne

beaucoup d'autres. « *Jésus, voyant sa mère, et se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton fils."* Puis il dit au disciple : "Voici ta mère." Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui ¹²⁴. » Celui qui aime le Christ devient le disciple que Jésus aime et reçoit Marie pour mère au moment même où la douleur est la plus intense. Marie, femme des douleurs, devient ainsi celle qui est donnée comme mère à tous les enfants de Dieu qui vivent dans la souffrance, dans la misère et dans la nuit du non-amour. Cette maternité invisible et spirituelle n'est pas une maternité de substitution qui ne serait qu'un complément humain d'une maternité charnelle défaillante ou inexistante, mais la vraie maternité qui enfante à la vie, qui accompagne à tout moment les pas de celui dont la main est étroitement tenue en la main de Marie. Sa sainteté n'enlève rien à son humanité maternelle et c'est pour cela et en cela qu'elle est proche de nous et qu'elle est notre *maman du Ciel*.

L'Église ne dit pas autre chose et il est bon de réentendre qu'elle ne cesse d'affirmer qu'effectivement, Marie est notre mère à tous par grâce.

« La bienheureuse Vierge, prédestinée de toute éternité, à l'intérieur du dessein d'incarnation du Verbe, pour être la Mère de Dieu, fut sur la terre, en vertu d'une disposition de la Providence divine, la vénérable Mère du divin Rédempteur, généreusement associée à son œuvre à un titre absolument unique, humble servante du Seigneur. En concevant le Christ, en le mettant au monde, en le nourrissant, en le présentant dans le Temple à son Père, en souffrant avec son Fils qui mourait sur la croix, elle apporta à l'œuvre du Sauveur une coopération absolument sans pareille par son obéissance, sa foi, son espérance, son ardente charité, pour que soit rendue aux âmes la vie surnaturelle. C'est pourquoi elle est devenue pour nous, dans l'ordre de la grâce, notre Mère. À partir du consentement qu'elle apporta par sa foi au jour de l'Annonciation et qu'elle maintint dans sa fermeté sous la croix, cette maternité de Marie dans l'économie de la grâce se continue sans interruption jusqu'à la consommation définitive de tous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

détruite à jamais. Au plus profond de son désespoir, elle fait la rencontre d'un Dieu d'Amour qui la conduit sur le chemin du pardon et de la paix.

– *Le mardi était son jour préféré, dans l'intimité de Jean-Paul II**, Mgr Mieczyslaw Mokrzycki Brygida Grysiak
L'intimité et les détails de la vie quotidienne du pape Jean-Paul II racontés par son deuxième secrétaire.

– *Quand le ciel s'ouvre, Récits de conversions au XX^e siècle*, Angelo Comastri.

Comment un militant anarchiste, un agent du KGB, une philosophe juive et quelques autres ont rencontré le Christ.

– *Le Retournement, Du désespoir à la foi*, Sylvain Clément.
Préface du cardinal Philippe Barbarin.

Comment une découverte de Dieu amène à poser un regard renouvelé sur des thèmes actuels de la vie et de la foi.

– *Trois minutes pour la vie, Du hard-rock à Jésus Christ**, Stephan Michiels.

Fan de hard-rock, tombé dans la drogue et les excès, Mick fait la rencontre de sa vie : Jésus Christ. Trois minutes qui ont changé toute sa vie et font de lui un nouvel homme : Stephan. Témoignage choc !

– *Un messager dans la nuit*, Maria Vallejo-Nagera, épuisé*.
Récit d'une conversion foudroyante qui a conduit un homme d'une prison londonienne jusqu'aux portes d'un monastère bénédictin. Un livre bouleversant qui invite le lecteur à réfléchir sur la nature humaine et les desseins de Dieu.

– *Veux-tu être mon ami ?*, Adrien Hueber.

Témoignage fort d'un éducateur, travaillant avec Guy Gilbert, qui relate son parcours et son expérience pour montrer comment il est possible d'aider des jeunes en difficulté en construisant avec eux une relation de gratuité et d'amitié.

– *La Vie à sang pour sang, De la leucémie au sacerdoce : journal d'une guérison**, Benjamin Boisson.

L'épreuve et la guérison d'un jeune atteint par la leucémie à l'âge de 12 ans.

– *Vos fils et vos filles prophétiseront*, Frère Silouane Ponga.

Témoignage d'une forte expérience de rencontre avec Jésus, vécue par des jeunes lors d'une marche. Avec des fruits qui durent encore !

* Titre disponible en version numérique sur notre site internet : <http://www.editions-beatitudes.com/>

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

TÉMOIGNAGE

JEAN-YVES DUCOURNEAU

Mal de mère

Dans l'espérance du bien de Dieu

Préface de Tim Guénard



EdB